

**The Fassi Portrait in Fès Ou Les Bourgeois De l' Islam  
Regarding the Colonialist and Oriental Understanding of The Tharaud Brothers**

Dr. Houda NADDI<sup>1</sup>, Dr. Abdelkader ZERRIQ<sup>2</sup>

Sidi Mohamed Ben Abdellah University,  
Fes - Morocco

---

Science Step Journal / SSJ

March 2024 / Volume 2 - Issue 4

DOI: 10.6084/m9.figshare.25601244

**To cite this article:** NADDI, H., & ZERRIQ, A. (2024, March). The Fassi Portrait in Fès Ou Les Bourgeois De l' Islam Regarding the Colonialist and Oriental Understanding of The Tharaud Brothers. (SSJ, Ed.) Science Step, II (4), 134-145. ISSN: 3009-500X.

---

### Abstract

The city of Fez has given rise to a long tradition of literary and ethnographic description, both in the Arab and European worlds.

Our article considers the portrait of the inhabitants of Fez (Les Fassi) in Fez or the Bourgeois of Islam (1930) by the Tharaud brothers, from a colonialist and orientalist perspective by opting for a mixed and plural approach.

The ultimate aim of these two convinced colonialists was to contribute to spreading and magnifying the image of Resident General Lyautey. To do this, they exalted his expansion policy while allowing Morocco to be identified in France as a country in complete decadence to which Lyautey had given new life.

In the portrait they draw, the Tharauds essentialize the Fassi by reducing his identity to moral particularities, intellectual aptitudes, and psychological characteristics that are supposedly immutable and transmitted from generation to generation.

In short, the Tharauds have classified the Fassi according to his appearance, his religion, and, of course, his geographical origin, thus emptying him of his plurality and in particular of the possibility of embodying himself with complexity according to circumstances.

### Keywords

Fez, Colonialism, Ethnography, Postcolonial literature, Portrait, Orientalism

---

<sup>1</sup> Private University of Fez, Sidi Mohamed Ben Abdellah University, Fès, Morocco

<sup>2</sup> Ecole normale supérieure, Sidi Mohamed Ben Abdellah University, Fès - Morocco

## Le portrait du Fassi dans Fès ou les bourgeois de l'Islam selon la perception colonialiste et orientale des frères Tharaud

Dr. Houda NADDI, Dr. Abdelkader ZERRIQ

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Fès – Maroc

### Resumé

La ville de Fès a donné lieu à une longue tradition de description littéraire et ethnographique, aussi bien dans le monde arabe que dans le monde européen.

Notre article envisage d'étudier le portrait des habitants de Fès (Les Fassi) dans Fès ou les bourgeois de l'Islam (1930) des frères Tharaud, selon une perception colonialiste et orientale, en optant pour une démarche mixte et plurielle.

L'ultime dessein de ces deux colonialistes convaincus, était de contribuer à diffuser et à magnifier l'image du Résident général Lyautey. Pour cela, ils exaltent sa politique d'expansion, et tout en permettant d'identifier le Maroc en France comme étant un pays en complète décadence auquel Lyautey a redonné une vie nouvelle.

Dans le portrait qu'ils brossent, les Tharaud essentialisent le Fassi en réduisant son identité à des particularités morales, des aptitudes intellectuelles et des caractères psychologiques supposés immuables et transmis de génération en génération.

En somme, les Tharaud ont classé le Fassi en fonction de son apparence, sa religion et, bien sûr, son origine géographique, le vidant ainsi de sa pluralité, et notamment de la possibilité de s'incarner avec complexité au gré des circonstances.

### Mots-clés

Fès, Colonialisme, Ethnographie, Littérature postcoloniale, Portrait, Orientalisme

## Introduction

Derrière l'idée de *Fès ou les bourgeois de l'Islam*, on retrouve le Résident général Lyautey qui fit appel aux bons offices des frères Tharaud afin de faire connaître le Maroc aux Français, dans l'optique de rallier plus de suffrages à sa politique au Maroc, car il avait compris l'importance, l'efficacité et la portée de *l'art de la publicité*<sup>3</sup>.

Les Tharaud avaient déjà connu une première notoriété avec *Dingley, l'illustre écrivain*, prix Goncourt 1906. La rencontre avec Lyautey revêt pour eux une importance particulière parce que leur séjour au Maroc est à l'origine d'une nouvelle source d'inspiration et d'une série qui se compose de trois œuvres: *Rabat ou les heures marocaines* en 1919, *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas* en 1920 et *Fès ou les bourgeois de l'Islam* en 1930. Cette série marocaine, d'après Roland Le bel<sup>4</sup>, spécialiste de la littérature marocaine, qui constitue un modèle du genre illustré précédemment par Loti, Chevrillon et Bertrand, va contribuer à diffuser et à magnifier l'image de Lyautey, tout en permettant d'identifier le Maroc en France.

Dès l'arrivée des Tharaud au Maroc en 1917, Lyautey aurait donné l'ordre de les dégager de tout devoir militaire\_ ils étaient appelés à l'activité le 6 août 1914, l'aîné comme simple soldat, le cadet caporal\_ et de les promener dans le pays, rapporte d'Ormesson:

« Leur devoir à eux, c'est de connaître le Maroc. Ce sont des écrivains, qu'ils écrivent! »<sup>5</sup>

Le Résident général, désireux de voir populariser en métropole sa tâche colonisatrice, « *passé pour se plaire en compagnie des gens de lettres. Ce brillant cavalier s'est composé un état-major d'intellectuels et d'artistes* »<sup>6</sup>, note André Billy.

Les Tharaud s'assignent le but de la diffusion du Maroc en France, c'est-à-dire la diffusion d'une image de Lyautey au Maroc. Ces colonialistes convaincus que sont les deux frères exaltent une politique d'expansion. Participant à la mise en scène, ils contribuent à l'audience de l'expérience Lyauteyenne en France, et sont de ceux qui font pénétrer cette mythologie de Lyautey dans les milieux parisiens.

Jusqu'à la fin de leur vie, les Tharaud ne cesseront de donner du Maroc l'image d'un pays qui était en complète décadence et auquel « *Lyautey a redonné la vie, sa vie ancienne, sa vie d'autrefois, sa vie de toujours, et une vie nouvelle.* »<sup>7</sup>

Ils vont pendant cinquante ans poursuivre une œuvre à quatre mains, le cadet chargé du premier jet, et l'aîné, Jérôme, responsable de la mise au point. Infatigables voyageurs, ils parcoururent de nombreux pays: la Palestine, l'Iran, le Maroc, la Roumanie et ramenèrent de leurs

---

<sup>3</sup> Cité par Abdeljlil Lahjomri, *préface de Fès où les bourgeois de l'Islam*, Jérôme et Jean Tharaud, Ed. Marsam, 2002, p5

<sup>4</sup> Roland Le bel, *Le Maroc dans les lettres d'expression française*, Paris, Editions Universitaires, 1956, p. 38

<sup>5</sup> Wladimir d'Ormesson, *Auprès de Lyautey*, Paris, Flammarion, 1963, p.142

<sup>6</sup> André Billy, *La Muse aux bétycles*, Essai de critique littéraire, Paris, La Renaissance du Livre, 1921, p.181

<sup>7</sup> Les Tharaud, *Ces voyages à qui nous devons tant*, Conférenci, Journal de l'Université des annales, n°12, 15 décembre 1948, p. 489

voyages la matière de reportages et de livres, parmi lesquels on retiendra surtout cette trilogie marocaine. Ils obtinrent le prix Goncourt en 1906 et Jérôme Tharaud fut élu à l'Académie française le 1er décembre 1938.

*Fès ou les bourgeois de l'Islam* est une étude des mœurs de la ville de Fès. Elle semble apporter quelques fragments d'un noyau de vérité que les Marocains eux-mêmes n'auraient jamais appréhendé sans ce regard perçant et scrutateur des Tharaud. En effet, l'œuvre en elle-même est un véritable voyage dans le Fès des années vingt, à travers lequel les deux écrivains voyageurs nous font découvrir des fresques somptueuses consacrées aux principaux aspects immuables de la vie de cette cité: les esclaves, les marchands, le mellah, les Chikhât, la religion, les Chorfa et Chérifat, le mariage bourgeois, les femmes et l'amour, l'université et la justice.

*Fès ou les bourgeois de l'Islam* nous plonge, ainsi, dans une cité figée dans un rituel immuable qui allait durer plusieurs siècles. On y retrouvera l'accueil mitigé, voire méprisant, devant le triomphalisme occidental venu déranger les habitudes de cette société, ses intrigues sociales, les mariages, les adultères. Autant de détails qui font revivre les arrières grands-parents des *Fassis*.

Dans cet article, nous avons choisi de dégager le portrait du Fassi tel que se le représentent les Tharaud. De plus, il est le reflet et la traduction des intentions des deux auteurs. Mais essayons d'abord de définir le concept « portrait ».

Le portrait est une forme particulière de la description qui permet à l'écrivain de montrer le personnage représenté. C'est un témoignage des auteurs donné en focalisation interne. Ils peuvent donc faire part des impressions, des sentiments, et des réflexions du personnage qui sert de point de vue, c'est-à-dire, le Fassi. Les fonctions du portrait sont différentes selon les buts du romancier. En outre, un même portrait peut remplir plusieurs fonctions:

- La fonction référentielle: dans ce cas, le portrait a pour but de permettre au lecteur de se forger une idée précise du personnage, de le visualiser en le rendant vraisemblable.
- La fonction narrative ou explicative: elle sert à mettre en valeur un personnage à un moment précis de son histoire.
- La fonction symbolique: elle montre la portée sociale, morale ou psychologique d'un personnage.
- La fonction esthétique: elle offre une galerie de personnages beaux ou laids selon les critères esthétiques d'une époque.

Dans *Fès ou les bourgeois de l'Islam*, nous retrouvons toutes les fonctions citées ci-dessus dans le portrait du Fassi que les Tharaud ont peint en recourant à un composé de stéréotypes qui relèvent de l'exotisme oriental. En effet, les Fassis sont définis par un ensemble de traits moraux et un comportement particulier qui constituerait une image familière chez les écrivains et leurs lecteurs occidentaux avides d'exotisme:

« *Orgueilleux, fanatiques, corrompus, corrupteurs, étroits d'esprit, jaloux les uns des autres, toujours prompts à la critique et peu enclins à reconnaître les services qu'on a pu leur rendre.* »<sup>8</sup>

Les Tharaud ont placé « l'orgueil » à la tête de leur liste, car, en bon chrétiens, ils savent que l'orgueil est la racine de tous les péchés comme le préconise l'église.

En effet, cette citation résume les grands instincts de l'âme marocaine telle qu'elle est représentée dans la littérature de voyage. Il paraît d'après les Tharaud, que l'Oriental concentre toutes les formes du péché telles que les a fixées le moine Dominicain Thomas d'Aquin au XIII<sup>ème</sup> siècle: l'Orgueil, la paresse, la jalousie, la luxure, la gourmandise, la colère et l'envie. Ce sont les sept péchés capitaux qui représentent toutes les maladies de l'âme et tout ce qui conduit au mal.

D'ailleurs, on retrouve ce portrait de l'oriental chez beaucoup d'autres écrivains voyageurs qui ont précédé les Tharaud et qui ne font que ressasser les clichés et les stéréotypes établis par la littérature orientale. C'est le cas par exemple de l'Italien Edmondo de Amicis vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle qui reprend cette peinture des Marocains :

« *Une race de vipères et de renards ; faux, lâches [...] rongés par l'avarice, dévorés par l'égoïsme, brûlés par les passions les plus abjectes [...] ; ils sont sevrés de tout plaisir qui dérive de l'exercice de l'intelligence. Ils s'adonnent de toute leur âme et pendant toute leur vie à la jouissance d'amasser de l'argent, et partageant le temps que leur laisse ce soin entre une oisiveté somnolente qui les amollit et des plaisirs dérégés et grossiers qui les abrutissent. [...] Ils se déchirent mutuellement avec une rage impitoyable, [...] que l'on ajoute à tout cela un orgueil diabolique dissimulé.* »<sup>9</sup>

La citation des Tharaud et celle d'Edmondo de Amicis résument en quelque sorte la vision globale des Marocains par les écrivains voyageurs occidentaux. C'est donc la même vision qui met en relief les éléments que les écrivains ont jugés pertinents quant à la réalité des Marocains.

Ainsi, et comme l'explique Boussif Ouasti, l'écrivain « *sélectionne ce qui se présente à sa vue en fonction de ses critères, favorisant volontiers ce qui confirme ses préjugés ou ses idées, ou au contraire, ce qui lui paraît original, neuf ou simplement différent de ses habitudes mentales.* »<sup>10</sup>

Souvent, les Tharaud reposent sur la comparaison, explicite ou implicite, entre autrefois et aujourd'hui, entre alors et maintenant, pour souligner cette image négative de l'oriental qui dénigre les avantages et les profits que lui apporte la colonisation :

« *Bien que ces Fassi soient les premiers à trouver de grands avantages dans les facilités nouvelles que nous apportons au trafic, ils n'en conviendront jamais. « Rien de tout cela, disent-ils, ne nous était indispensable. Avant que vous fussiez ici, nous faisons nos affaires aussi bien, sinon mieux. Nous n'avions pas de routes, mais nous nous servions de nos pistes ; nous n'avions pas d'autos, mais nous avons nos chameaux, nos mulets et*

---

<sup>8</sup> Jean et Jérôme Tharaud, *Fez ou les bourgeois de l'Islam*, paru en 1930, Ed., Omnibus (1996) p. 183

<sup>9</sup> Edmondo de Amicis, *Le Maroc*, Paris, Gallimard, 1882, p.310

<sup>10</sup> Boussif Ouasti, *Profils du Maroc, voyages, images et paysages*, Ed. Altropess-Tanger (Maroc), 2001, p. 274

*nos ânes ; tout se faisait plus lentement et d'une façon plus précaire, mais nous nous arrangions de toutes ces lenteurs et de ces incertitudes... » Et négligeant de parti pris les bénéfiques qu'ils reçoivent de l'état présent des choses, ils ne songent qu'à regretter les profits qu'ils réalisaient hier avec les procédés d'autrefois. »<sup>11</sup>*

Cette longue diatribe montre bien comment les Tharaud défendent et soutiennent la politique de colonisation menée par la France.

Les antithèses se succèdent et se suivent mettant à jour une dualité qui souligne comment le Fassi déprécie et rabaisse les apports de l'Occident et comment il reste attaché à sa culture et à son ancienne méthode de faire le commerce malgré sa « précarité ».

Les Tharaud n'avoueront jamais qu'il s'agit là, d'une sorte de résistance à la colonisation. Le Fassi n'accepterait pas qu'on lui impose une culture étrangère malgré les profits qu'il pourrait en tirer. Sa fierté l'empêche de s'adapter délibérément à cette nouvelle situation imposée par le colonisateur dont les desseins ne sont pas souvent innocents. Le Fassi dénigre la modernité car celle-ci met en valeur l'Occidental et met en évidence sa supériorité :

*« Même ces mécaniques qui leur plaisent si fort, et dont ils usent jusqu'à l'abus, auto, téléphone, télégraphe, etc., ils ne songent pas un instant, je ne dis point à les admirer ou à essayer de les comprendre, mais seulement à s'en étonner. Admirer, s'étonner, reconnaître chez nous une supériorité quelle qu'elle soit, serait un acte d'humilité dont ils sont parfaitement incapables, et qui les blesserait deux fois en leur double qualité de Fassi et de Musulmans. »<sup>12</sup>*

L'origine donc de cette fierté du Fassi qui refuse de reconnaître la supériorité du colonisateur, provient de « sa qualité de Musulman ». La religion du Fassi serait la cause principale du malaise que ressentent les auteurs et qui, en même temps, empêche le Marocain de s'épanouir et d'adopter la civilisation européenne.

Le Fassi « n'a qu'un souci : donner la plus haute idée possible de son bon esprit religieux, ne pas sembler moins bon musulman que son voisin. Or accepter publiquement l'idée d'un étranger risque de compromettre cette réputation de piété. »<sup>13</sup>

Ce discours sur l'altérité reflète autant la propre mentalité des auteurs que celle de la société qu'ils prétendent caractériser. Les images que véhiculent ce message des écrivains, celle du Marocain musulman et, bien sûr, aussi celle de l'occidental, se trouvent ainsi placées aux antipodes l'une de l'autre, se dénigrant mutuellement :

*« Nos actes, nos personnes, rien n'échappe à leur esprit dénigrant. Et s'il faut reconnaître qu'ils n'ont pas toujours tort, reste pourtant à expliquer une animosité si constante. »<sup>14</sup>*

---

<sup>11</sup> Jérôme et Jean Tharaud, *Fez ou les bourgeois de l'Islam*, op.cit., p. 181

<sup>12</sup> Ibid., p. 182

<sup>13</sup> Ibid., pp. 181, 182

<sup>14</sup> Ibid., p. 180

Une fois le portrait moral du Fassi bien cerné et établi selon le point de vue exogène, supérieur et colonialiste des Tharaud, les écrivains abordent un autre volet de la personnalité du Fassi, celle de sa richesse et de son travail. Ainsi, d'après les Tharaud, l'activité principale du Fassi serait le commerce :

« *A Fès tout le monde est marchand* »<sup>15</sup>, assurent les écrivains. D'où le portrait détaillé que brossent les auteurs du *Tadger*, c'est-à-dire le commerçant du gros. C'est un grand commerçant, très riche, « *qui a pour un million de marchandises quelque part, qui vient de passer tout à l'heure un ordre de deux cent mille franc à son correspondant de Casablanca ou d'ailleurs* »<sup>16</sup>. Cependant, ce *Tadger* passe sa journée « *assis par terre dans une chambre minuscule* »<sup>17</sup> dans son grand *fondouk* humant « *l'odeur du crottin* »<sup>18</sup>, sans aucun confort, derrière « *un pupitre de cèdre sans pieds, posé à même le sol, un téléphone, un coffre-fort poussiéreux, une étagère branlante où sont éparpillés quelques échantillons, [...], la passion des affaires anéantissait en lui le goût de ces raffinements que, sorti de ce fondouk, il recherche tellement dans la vie.* »<sup>19</sup>

Voilà un autre point sur lequel insistent les Tharaud dans leur portrait du *Tadger* qui recherche avec frénésie le plaisir, encore un autre péché capital, la luxure, où seul le plaisir personnel compte. D'après les auteurs, le Fassi serait un débauché dont la devise est « mon plaisir avant tout ». En effet, et comme nous l'avons souligné dans les pages précédentes, le Fassi épouse plusieurs femmes et se procurent plusieurs concubines noires, les « négresses de lit ». En général tous les riches de Fès possèdent un harem tel qu'il est décrit dans la littérature orientale, tous recherchaient le plaisir sexuel pour lui-même. Les femmes qui l'entourent dans la maison devraient œuvrer à satisfaire sa libido. De plus, beaucoup d'entre eux se dirigent le soir, après le crépuscule, vers le Mellah qu'ils méprisent pourtant, dans le seul but de lorgner les juives :

« *Là, dans une chambre de la maison (celle du juif), à l'abri du regard, il s'enivre avec le vin du Mellah. Ce n'est d'ailleurs qu'une part de son plaisir. Ce qu'il vient surtout chercher dans ce cabaret clandestin, c'est la femme, la fille du juif. [...] Elle est là, il peut lui parler, il s'imagine que, s'il pouvait la saisir, il aurait presque possédé une de ces Nazaréennes, dont il a tout ensemble le désir et l'effroi. La juive le devine, se prête complaisamment à ce jeu, entretient son désir en lui versant le vin ou l'eau-de-vie ; mais il est rare qu'elle lui cède, et le Fassi reprend son fiacre et retourne à ses femmes, la tête lourde et satisfait* »<sup>20</sup>

Les Tharaud expliquent comment les bourgeois fassis avaient acquis leur fortune. Ce n'est certainement pas grâce à leur labeur. Mais plutôt parce que les Sultans avaient l'habitude de choisir leurs fonctionnaires chez les Fassi qui profitent de l'aubaine pour s'enrichir illicitement dans

---

<sup>15</sup> Ibid., p. 178

<sup>16</sup> Ibid.

<sup>17</sup> Ibid.

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> Ibid., p. 190

l'exercice de la fonction publique sachant qu'« au Maroc, [...] jamais la concussion n'a déconsidéré personne »<sup>21</sup>. Au contraire, si un fonctionnaire de l'Etat n'arrive pas à l'opulence pendant l'exercice de sa fonction, il « est regardé là-bas comme un sot »<sup>22</sup>. C'est pourquoi « de respectables et très dignes bourgeois, pour se donner de l'importance, se vantent couramment d'avoir reçu des pots-de-vin plus considérables encore que ceux qu'ils ont touchés dans la réalité. »<sup>23</sup>

Les Tharaud mettent ainsi en relief la déchéance de l'administration marocaine, et du pouvoir en place qui, depuis des siècles, repose sur une minorité bourgeoise corrompue, dont le premier dessein est de s'enrichir aux dépens d'une population pauvre constituée d'artisans et de petits agriculteurs. C'est pourquoi le rêve qui hante l'imagination de ces gens était de « devenir vizir, pacha, cadî, commissaire aux douanes, prévôt des marchands [...] Le commerce n'a jamais été pour eux qu'un moyen de faire fructifier l'argent gagné ou volé, comme on voudra, dans les fonctions publiques, et qui a le prestige du trésor fabuleux qu'on découvre un jour, par hasard. »<sup>24</sup>

Parallèlement, les Tharaud soulignent l'effort de l'administration coloniale pour lutter contre la corruption qui gangrenait la fonction publique au Maroc, ainsi que la résistance d'une société qui se complaît dans le désordre et l'injustice, sans jamais nier ou refuser ce système administratif archaïque, qui oppresse tout un peuple :

« A Fès on ne nous pardonne pas d'être venus jeter le trouble dans un vieil ordre de choses, ou plutôt un vieux désordre, dont on tirait tant d'avantages. On nous en veut d'avoir, je ne dis pas aboli, mais rendu plus malaisé un vieux moyen de s'enrichir, si commode, si traditionnel, si bien passé dans les moeurs que ceux-là mêmes qui avaient à en souffrir, n'en faisaient pas grief à ceux-là qui en tiraient profit, avec l'espoir secret qu'ils pourraient peut-être, un jour, en bénéficier eux-mêmes. »<sup>25</sup>

D'après les Tharaud, il semble que cette sclérose de la société fassie qui ne sait ni évoluer ni s'adapter, est due à leur religion, l'Islam :

« Sur des gens à la nuque dure, comme on dit dans la Bible, l'Islam a usé des procédés des tyrannies. Il a réussi en cela qu'il est parvenu à imposer certaines habitudes de vie, mais est-il allé plus loin ? »<sup>26</sup>

Les Tharaud relèvent quand même un trait de caractère dominant et commun à tous les Fassis, il s'agit de la politesse car à Fès « religion et politesse sont des obligations de la même nature, imposées à une société qui demeure, dans son fond, sans grande délicatesse intérieure. »<sup>27</sup>

---

<sup>21</sup> Ibid., p. 180

<sup>22</sup> Ibid.

<sup>23</sup> Ibid., p. 181

<sup>24</sup> Ibid.

<sup>25</sup> Ibid.

<sup>26</sup> Ibid., p. 200

<sup>27</sup> Ibid.

Un peu plus loin, les auteurs reviennent sur cette uniformité de la politesse chez les habitants de Fès, sans distinction de classes sociales ou de degré de fortune :

*« A Fès, où la mentalité est à peu près uniforme, et où la fortune seule établit des différences entre les gens, tout le monde est également poli. Le serviteur et le maître ont les mêmes idées sur la vie, et les moeurs des uns et des autres sont ordonnées par cette qaïda (règle sociale) que tout le monde respecte là-bas, moins comme une acquisition personnelle que comme un legs de famille, un héritage séculaire. Depuis des siècles et des siècles, cette politesse n'a pas changé. »<sup>28</sup>*

La politesse est donc un héritage social pour le Fassi, elle est dans sa nature depuis des siècles. Cependant, il paraît que ce trait de caractère, somme toute louable, exaspère les Tharaud qui devinent, derrière cette politesse « innée », la duplicité et l'hypocrisie du Fassi :

*« tant de politesse arrive à faire illusion. A l'individu réel, qui peut être ce que l'on voudra, elle en substitue un autre, un personnage idéal, d'une bonne grâce, d'une éducation parfaite. Et s'il faut bien avouer que ce double vous exaspère quelquefois par la fausseté qui s'abrite derrière une si noble façade, cette courtoisie sans défaillance fait d'un séjour chez les Fassi un plaisir inoubliable. »<sup>29</sup>*

Dans les pages qui précèdent, nous avons relevé les portraits du Tadjer et du fonctionnaire fassi tels que les conçoivent les Tharaud. Mais dans *Fez ou les bourgeois de l'Islam*, les écrivains brossent beaucoup d'autres portraits comme celui de l'artisan, de la femme ou du cadi. Toutes ces représentations concourent à donner au lecteur une image exotique de l'autre en relevant les différents traits de moeurs orientales et les qualifications relatives à la couleur locale. Elles résument les grands instincts de l'âme marocaine telle qu'elle est représentée dans la littérature de voyage. Et comme le pense Ouasti : « on reconnaît dans ce portrait totalisant au vitriol un ensemble disparate de stéréotypes investis dans la peinture de l'Oriental en général et du Marocain en particulier. »<sup>30</sup>

D'après les Tharaud, le temps s'est arrêté à Fès, car le Fassi est « trop paresseux pour conserver, trop mal doué pour inventer, ce qu'il fait aujourd'hui est tout pareil à ce qu'il faisait hier »<sup>31</sup>. L'occidental a donc le devoir d'intervenir pour tirer le pays de son hibernation qui a trop duré. Le colonisateur a donc le devoir d'aider et de civiliser un peuple qui risque de disparaître si l'Occidental l'abandonne à son propre sort, et c'est du moins l'impression qui se dégage du récit des frères Tharaud. Comme la plupart des écrivains orientalistes, ils affirment, peut-être de bonne foi, que le Maroc n'a connu pour ainsi dire aucun changement depuis l'époque de Mahomet. Leur peinture orientaliste du pays ne suppose pas seulement un voyage dans l'espace, mais aussi dans

---

<sup>28</sup> Ibid., p. 183

<sup>29</sup> Ibid., p. 184

<sup>30</sup> Boussif Ouasti, *Profils du Maroc, voyages, images et paysages*, op.cit. 2001, p. 284

<sup>31</sup> Jérôme et Jean Tharaud, *Fez ou les bourgeois de l'Islam*, op.cit., p. 169

le temps, comme si le Maroc n'avait connu aucune transformation depuis près de deux millénaires, renforçant ainsi une vision de l'autre à travers des clichés au service de la domination coloniale.

## Conclusion

Les Tharaud donnent l'impression qu'ils ont consulté *Rawd al-Qirtas*<sup>32</sup> avant de se rendre au Maroc et de rencontrer la ville réelle qu'ils ont placée sous un signe de fragilité et de perméabilité. Elle est donc colonisable, c'est-à-dire facilement gagnable à la douceur humaine et à la civilisation française.

Cependant, Boussif Ouasti, l'historien marocain, minimise l'impact de la littérature dite coloniale qui, d'après lui n'a pas joué un rôle politique fondamental, même si elle a fourni un ensemble d'informations sur l'espace et ses occupants. Pour lui ces récits n'étaient qu'une propagande coloniale qui voulait influencer l'opinion publique française réticente aux thèses du Parti Colonial :

« Cette littérature dite « coloniale », fille de la politique orientale-coloniale française, pourrait faire l'objet d'une lecture nouvelle et scientifique qui doit récuser d'emblée l'illusion référentielle de l'ethnopsychologie des années soixante-dix. »<sup>33</sup>

L'ethnopsychologie, c'est-à-dire l'étude des caractéristiques psychiques des collectivités et des groupes ethniques, était nécessaire pour participer à la propagande coloniale. C'est pourquoi les Tharaud ont réservé de longues pages au portrait du Fassi.

Pour le lecteur français d'aujourd'hui, nous pensons qu'un tel portrait ne présenterait pas beaucoup d'intérêt. Il est vrai que *Fès ou les bourgeois de l'Islam* est une œuvre majeure de la littérature dite coloniale comme *Au Maroc* de Pierre Loti ou *Confidences d'une jeune fille de la nuit* de François Bonjean, toutefois, nous imaginons mal un voyageur français, qui, pour ne pas s'ennuyer, se procure un récit qui rapporte des événements des années vingt, un art de vivre caduc, concernant de surcroît un pays étranger, parce que, comme l'affirmait Rémy Beurieux, il y a là chez les Tharaud :

« Une ingénieuse façon d'habiller de meuf les lieux communs rendus sordides par l'image. [...] Il y a belle lurette que les écrivains occidentaux se sont plu à les relever, à les opposer à nos façons de comprendre et de sentir. »<sup>34</sup>

Nous pensons que le lecteur français serait plutôt tenté par la lecture d'un récit comme *Confidences d'une jeune fille de la nuit* que par un roman qui décrit les mœurs et l'histoire d'une

---

<sup>32</sup> Ali ibn Abd Allâh, *Rawd al Qirtas*, 1326, traduit une première fois par August Beaumier en 1860, puis une seconde (1964) édition de la traduction espagnole de Huici Mivanda fortement annotée et considérée comme faisant autorité.

<sup>33</sup> Boussif Ouasti, *Profils du Maroc, voyages, images et paysages*, op.cit., p. 192

<sup>34</sup> Cité par Abdeljlil Lahjomri, *préface de Fès où les bourgeois de l'Islam*, Jérôme et Jean Tharaud, op.cit., p5

minorité marocaine des années vingt. Cependant, et comme le souligne Lahjomri, ce lecteur français probable d'aujourd'hui :

*« Serait surpris de découvrir [...] que le mythe ne se transforme pas aussi vite que la réalité dont il est la projection déformée et simplifiée, et qu'à la lumière aveuglante de l'actualité inquiétante dans sa brutalité, les images, les stéréotypes sur l'Islam et les musulmans, persistent encore, sont entretenus par une méconnaissance de cette religion. »<sup>35</sup>*

---

<sup>35</sup> Ibid., p7

## Bibliographie

- Billy, A. (1921), *La Muse aux bécicles, Essai de critique littéraire*. Paris: La Renaissance du Livre.
- D'Ormesson, W. (1963), *Auprès de Lyautey*. Paris: Flammarion.
- De Amicis, E. (1882), *Le Maroc*. Paris: Gallimard.
- Ibn Abd Allâh, A. (1326), *Rawd al Qirtas*, traduit une première fois par August Beaumier en 1860, puis une seconde (1964) édition de la traduction espagnole de Huici Mivanda fortement annotée et considérée comme faisant autorité.
- Lahjomri, A. (2002), préface de *Fès où les bourgeois de l'Islam*, Jérôme et Jean Tharaud. Rabat: Marsam.
- Le bel, R. (1956), *Le Maroc dans les lettres d'expression française*. Paris: Editions Universitaires.
- Ouasti, B. (2001), *Profils du Maroc, voyages, images et paysages*. Tanger: Altropess.
- Tharaud, J., J. (15 décembre 1948), *Ces voyages à qui nous devons tant*, *Conférenca*, *Journal de l'Université des annales*, n°12.
- Tharaud, J., J. (1930), *Fez ou les bourgeois de l'Islam*. Paris: Omnibus (1996).